

connu ni Aristote ni Cicéron, en sorte qu'il répondit au petit Gounod :

— Un piano ! Je n'ai pas besoin de piano...

— Mais, moi, j'en ai besoin, pour mes harmonies.

— Tes harmonies ! et où sont-elles, tes harmonies ?

L'enfant montre du doigt son front :

— Elles sont là !

— Chante toujours, lui dit M. Poirson, nous verrons bien.

Ici, je cite le texte même.

“ J'en étais à peine à la moitié de la première strophe que je vis s'attendrir le regard de mon juge. Cette vue m'enhardit. Je commençais à sentir la victoire passer de mon côté. Je poursuivis avec confiance, et lorsque j'eus achevé, le proviseur me dit :

“ — Allons, maintenant, viens au piano.

“ Du coup, je triomphais ; j'avais toutes mes armes en mains. Je recommençai mon petit exercice, et à la fin, ce pauvre M. Poirson, vaincu, les larmes aux yeux, me prenait la tête entre les deux mains et m'embrassait en me disant :

“ — Va, mon enfant, fais de la musique.”

Eh bien ! mais, il me semble que pour un universitaire racorni, pour un pédant en *us*, cet élan témoignait de quelque hardiesse !

Et remarquez bien : M. Poirson n'avait pas dit à cet écolier de quatorze ans :

— Va, mon enfant, ne fait que de la musique.

Non ! il lui avait permis d'en faire, mais en poursuivant ses études latines et grecques. Tout en allant chez Reicha, le célèbre contrepointiste, le jeune Gounod restait fidèle aux classes du lycée :

“ Mes notes de collègue étaient bonnes, dit-il, et en dépit de la menace suspendue sur moi de me faire redoubler mes classes pour gagner du temps, j'avais soin de ne pas donner à mes maîtres le

droit de considérer ma passion musicale comme nuisible à mes études.”

Gounod conte même, à ce propos, une gentille anecdote :

Toute la classe avait été privée de deux jours de congé à Pâques pour je ne sais quel méfait, commis par l'un des élèves qui ne s'était pas déclaré.

“ L'idée me vint de prendre M. Roberge, notre professeur, par son faible et d'essayer de le fléchir. Sans en rien dire à mes camarades, je composai une pièce de vers latins, dont le sujet était le chagrin des petits oiseaux enfermés dans une cage, loin des campagnes, des bois, du soleil, de l'air, et redemandant à grands cris leur liberté. Je la déposai furtivement sur sa chaire. Lorsqu'il fut installé à sa place, il aperçut le papier, le déplia et se mit à lire. Puis il dit :

“ — Messieurs, quel est l'auteur de cette pièce de vers ?

“ Je levai la main.

“ — Elle est très bien, dit-il ; puis il ajouta :

“ — Messieurs, je lève la punition. Remerciez votre camarade Gounod dont le travail vous a mérité votre délivrance.”

Gounod passa son baccalauréat ès-lettres.

“ — J'ai bien souvent, ajoute-t-il, regretté de n'y avoir pas ajouté le baccalauréat ès-sciences, qui m'eût familiarisé de bonne heure avec une foule de notions, dont je n'ai que plus tard apprécié l'importance, et sur lesquelles je suis malheureusement resté un ignorant.”

Eh bien ! vous voyez que d'avoir fait ses classes, cela n'empêche pas de devenir un grand artiste ; vous voyez encore que l'Université d'autrefois n'était pas aussi tyrannique qu'on l'a bien voulu dire, et que les Poirson, ces fanatiques du latin et du grec, n'en étaient pas moins des esprits dégagés de tout préjugé et libres.

*Francisque Sarcey.*